

« Toute l'Afrique est égarée »

DOCUMENT – Quarante ans de pérégrinations en Afrique centrale ont forgé l'afropessimisme du grand reporter Ryszard Kapuscinski. **PAR CLAUDE ARNAUD**

Correspondant de guerre de 1955 à 1981, témoin de plus de trente coups d'Etat et conflits dans le tiers-monde, Ryszard Kapuscinski s'est imposé comme un des maîtres du reportage littéraire. Un don unique pour rendre l'attente légendaire des peuples et les racines mythiques des empires : qui a lu « Imperium » ou « Le Négus » attend en drogué ce pourvoyeur d'hallucinations collectives, cet inventeur du « journalisme magique ».

De ses années de vie « à l'africaine », loin des Hilton, dans des cases infestées d'araignées, celui que Le Carré qualifia d'« extraordinaire sorcier du reportage » a tiré un livre puissant. Ses plans larges et ventés font sentir l'aridité du désert, la profusion trempée de la savane, la légèreté du soleil qui s'élève sur des étendues sans fin où zèbres et antilopes bondissent. Une curiosité d'ogre, un sens prodigieux du montage et l'éloquence d'un enfant qui eut faim, en 1943 à Varsovie, rendent à merveille la fragilité de la vie sous ce climat torride – presque un accident.

UNE PULSION D'AUTODESTRUCTION

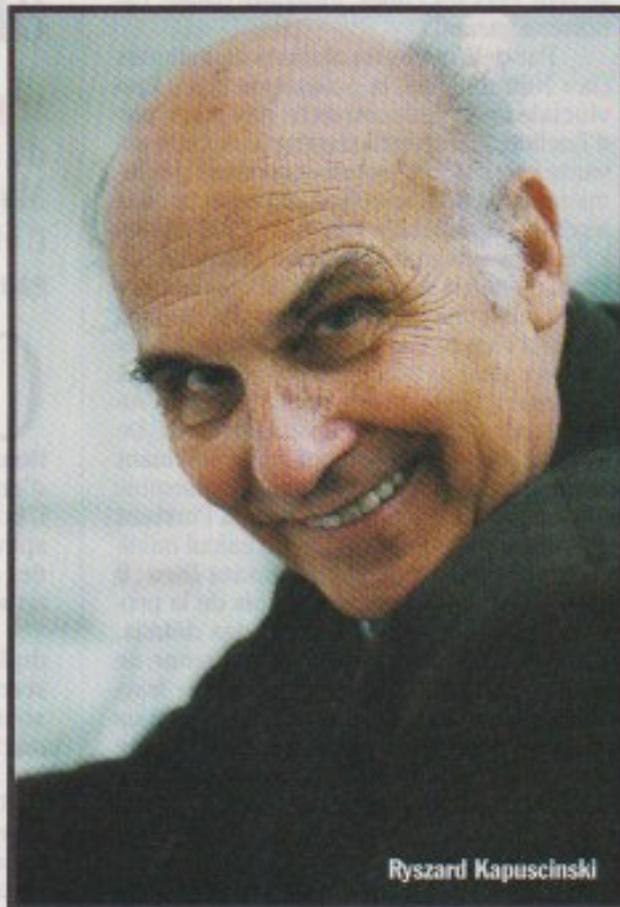
Arrivé pour « couvrir » la décolonisation des Nkrumah et des Lumumba, Kapuscinski aura vécu la déposition des derniers sultans de Zanzibar, les *golpes* qui soumièrent le Nigeria aux militaires, les intrigues qui gonflèrent les famines éthiopiennes, sans parler des tensions ethniques que libéra la Belgique en quittant le Rwanda. Aux années de la grande promesse succédèrent des décennies de désolation dues à l'absence de l'Etat, à l'omniprésence de la corruption, et aux coupes claires opérées par le sida. Rongée par l'avidité des chefs, le tribalisme des peuples et la misère qui pousse la paysannerie vers des mégapoles incompréhensibles et change les enfants en mercenaires, incendiée par un soleil qui peut faire perdre dix litres de sueur par jour dans le désert, l'Afrique d'« Ebène » évoque un immense four où brûlent, dans le désordre le plus noir, des millions d'âmes.

Kapuscinski n'éprouve pour l'époque coloniale ni nostalgie ni culpabilité, étant polonais. Il rappelle la saignée terrible opérée par quatre siècles de traite sur des peuples qui ne dominèrent à l'inverse jamais personne. La force de l'Europe gisant à ses yeux dans sa capacité

« unique » à s'autocritiquer, on devine néanmoins qu'il voit dans la soumission africaine au bon vouloir des esprits les racines du mal. Un temps perçu comme extérieur à l'homme, des croyances livrant le monde aux sorciers, une absence d'histoire écrite : autant d'encouragements à l'apathie, de freins au progrès.

Rien d'inédit, dans cet afropessimisme. Ce qui intrigue, c'est le processus inconscient qui semble pousser le continent à sa perte. Des nomades crevant de soif plutôt que d'abandonner leur troupeau, des paysans somnambules rampant vers une eau qui s'évapore, des colonnes archaïques et lentes d'exilés allant à l'abattoir – « toute l'Afrique est égarée », affirme Kapuscinski. Une seule fois, on devine le plaisir des Africaines à tenir chaque jour un marché où elles ne vendent rien, mais où elles évoquent leur vie. Le reste relève d'une immense pulsion d'autodestruction.

Des portraits individuels nous auraient permis d'entrer en personne dans cette « mer de têtes noires, comme sculptée d'un seul bloc dans le basalte », surgie de la nuit des temps. Seul l'hallucinant Amin Dada y a droit. En quarante ans



Ryszard Kapuscinski

de pérégrinations en Afrique centrale, Kapuscinski semble n'avoir jamais dansé ni fait l'amour avec personne. « Que se passe-t-il dans leurs têtes ? » demande-t-il, face à cette « forêt d'ébène » en marche, aussi opaque que l'éléphant venant fendre une réunion de chefs tanzaniens. Que penseront les Africains de ce livre, qui souffre peut-être d'avoir manqué la révolution du corps que nous devons à ce continent fabuleux ? ■

« Ebène, aventures africaines », de Ryszard Kapuscinski, traduit du polonais par Véronique Patte (Plon, Feux croisés, 321 pages, 159 F).

L'auteur

A l'inverse d'un Albert Londres, à qui il fait souvent penser, Kapuscinski joue avec le temps. Les confidences des dignitaires de la cour de Haïlé Sélassié, ce roi d'Israël réincarné près du Nil, mirent quatre ans à produire « Le Négus », un chef-d'œuvre que Flammariion et 10/18 gagneraient à toujours rééditer. Son témoignage sur la chute du despote iranien, « Le shah ou la démesure du pouvoir » (Flammariion, 1986), mit aussi des années à mûrir, comme l'« Imperium » polyphonique (Flammariion, 1994, puis 10/18), qu'il consacra à la chute du moloch soviétique. Ainsi travaille ce romancier du réel, dont le pessimisme mihugolien mi-chrétien semble avoir trouvé en Afrique, cette « planète à part », un motif presque trop propice. « Nous allons Dieu sait où et Dieu sait quoi faire de nous », disait-il déjà dans « Imperium », citant Tolstoï. Est-ce pourquoi ce chasseur d'apocalypses n'est jamais si inspiré que devant des espaces où l'homme semble n'avoir toujours pas été « inventé » ?